

Hommage à Anne Hébert

Jean Royer

Numéro 87, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14701ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Royer, J. (2000). Hommage à Anne Hébert. *Moebius*, (87), 113–118.

HOMMAGE À ANNE HÉBERT

Anne Hébert m'est toujours apparue comme une grande fille sage qui avait l'air de mener une vie tranquille et lointaine, comme pour se protéger de la violence qui habite les images de ses poèmes et les personnages de ses romans. Nos rencontres, dans la ville de Québec que nous aimions, ou dans son appartement de Paris, au 24 rue de Pontoise, se faisaient chaleureuses et amicales.

Le premier souvenir que j'ai d'elle remonte à la fin des années cinquante, à Québec. Je n'avais pas 20 ans et j'admirais le sourire d'une jeune femme de 40 ans. Elle se penchait au-dessus des archives jaunies de la Bibliothèque du Parlement, où je travaillais comme étudiant, cet été-là. Anne Hébert était en quête des personnages de son roman *Kamouraska* et me demandait quelques informations sur l'index des archives.

Quelques années plus tard, en 1966, j'avais quitté l'université pour le journalisme et le metteur en scène Albert Millaire m'avait invité à la répétition générale de la pièce *Le temps sauvage*, dans les ateliers poussiéreux du TNM, sis alors rue Sanguinet. Après avoir salué ses principaux interprètes, Marthe Thiery et Paul Guèvremont, Anne Hébert m'avait donné une première entrevue: «Il faut dépasser le temps sauvage de l'enfance», m'avait-elle confié.

C'est en prenant la direction des pages culturelles et littéraires du quotidien *Le Devoir*, en 1978, que j'ai mieux connu Anne Hébert, tantôt à Paris, tantôt à Montréal, dans des rencontres amicales, mais aussi à l'occasion d'entretiens littéraires coïncidant avec la parution de ses livres. Ces rencontres tour à tour personnelles et professionnelles furent certes privilégiées.

Elles m'ont fait connaître une femme lumineuse dans sa franchise et son attention à l'autre, en même temps qu'elle m'apprenait à aborder la littérature comme un engagement de vie.

Nos rencontres amicales s'illuminaient de son rire, de son humour, de cet étonnement de l'enfance qu'elle avait intégré à sa lucidité de femme. Je n'oublierai jamais la plus joyeuse de nos rencontres, en 1996, dans le jardin montréalais de Denise Viens et Jean-Guy Pilon, où Anne Hébert rayonnait du bonheur de l'amitié et remplissait l'été de son rire.

Par contraste, je retiens aussi les heures douces où, me sachant à Paris, elle m'invitait dans son intimité de la rue de Pontoise. Nous parlions tranquillement de la vie à Paris, du Québec et de la littérature, sans jamais oublier son cousin Saint-Denys Garneau, dont elle finissait par me montrer un petit tableau qu'elle gardait précieusement chez elle. Anne Hébert a été frappée par le destin tragique du poète et vivait avec le souvenir de celui qui, à l'adolescence, lui avait enseigné à habiter le paysage par la poésie.

À notre dernière rencontre, elle m'a répété son amour d'une vie parisienne protégée, qu'elle quittait pourtant dans le plaisir de renouer avec le Québec et Montréal. Elle était encore émue par le colloque international qui venait de consacrer son œuvre à la Sorbonne, tout en recevant cet honneur avec l'humilité de l'écrivaine devant son travail. Je retiens de ce moment un tendre baiser amical et spontané, échangé dans l'émotion de l'adieu à Paris et dans la promesse de se revoir à Montréal.

Nos entretiens littéraires, lors de la publication de ses livres, ont été l'occasion d'échanger nos réflexions sur la littérature. Au cours de la rencontre de 1980, elle m'a fait l'amitié de me raconter la part créatrice de son enfance, baignée dans la poésie et le théâtre chez ses parents puis au contact de son cousin Saint-Denys Garneau, son aîné de quatre ans. J'ai su alors la relation intimement poétique et fondamentale qu'elle avait entretenue toute sa vie durant avec l'autre poète de Sainte-Catherine-de-Fossambault.

Ces dernières années, j'ai eu la chance de séjourner au vieux Manoir Juchereau-Duchesnay où a vécu Saint-Denys Garneau et aujourd'hui propriété d'une de mes amies. L'ayant su, Anne Hébert m'a longtemps questionné sur l'état des lieux. Depuis lors, j'imagine les deux poètes, enfants et adolescents, sautant sur les pierres qui traversent la rivière Jacques-Cartier ou s'asseyant dans l'herbe en contemplation devant des paysages que Saint-Denys-Garneau allait réinventer plus tard dans ses tableaux et Anne Hébert dans ses poèmes.

Au cours de notre entretien littéraire de 1982, alors que son roman *Les fous de Bassan* lui avait valu le prix Femina, Anne Hébert a réaffirmé la nécessaire nouveauté des voix des femmes en littérature. «Maintenant, m'a-t-elle confié, la femme parle pour elle-même, en son nom propre. La littérature change. On y reconnaît une voix de femme. Il est très important qu'on entende cette voix. Une voix qui soit audible et perceptible, une voix qui rende un son juste et vrai. Pendant si longtemps cette voix a été étouffée, camouflée. C'est un son très pur qui vient au jour. Une voix nouvelle.»

Dans un troisième entretien, en 1988, au moment de la parution de son roman *Le premier jardin*, elle m'a parlé de Québec et de l'enfance, bien sûr, de l'hommage qu'elle voulait rendre aux Filles du Roy, fondatrices de la Nouvelle-France. Mais ses dernières paroles concernaient encore sa passion de l'écriture. Elle évoqua ce que son personnage, Flora Fontanges, nomme «une saison de surcroît». Pour Anne Hébert, c'est bien là une définition de l'écriture. «Cette saison de surcroît, m'a-t-elle confié, c'est le roman, le poème, c'est cette cinquième saison qui nous est donnée, et c'est merveilleux.»

Voilà comment j'ai appris, en fréquentant Anne Hébert, que la poésie est vraiment cette «dure passion» évoquée dans son œuvre.

Anne Hébert était une femme chaleureuse. Elle nous manquera infiniment. Il nous reste son œuvre – poèmes et romans – qui compose une esthétique de la colère, du côté de la noirceur des songes et de la lumière des êtres. *Le jour n'a d'égal que la nuit*, dit le titre d'un de ses derniers livres de poésie. L'œuvre d'Anne Hébert m'apparaît se déployer à la frontière exacte de l'ombre et de la lumière.

La femme avait des airs d'éternelle jeune fille. La beauté de son regard profond et de son sourire très doux nous traversait. Elle était fraternelle et joyeuse avec les gens qui l'aimaient et qu'elle aimait.

Anne Hébert était une personne réservée, bien sûr, mais aussi très franche. Son œuvre consiste à débusquer le mensonge. Chaque phrase de ses romans, chaque vers de ses poèmes est un manifeste contre le mensonge et une tentative d'appivoiser la violence de la vie et du destin humain, une tentative de saisir le noyau de vie. C'est pourquoi, souvent, ses œuvres sont violentes comme une naissance renouvelée à chacun de ses livres.

La femme n'avait pas d'âge. Elle avait tous les âges. Elle puisait son inspiration dans l'enfance, là où se forme l'imaginaire, disait-elle. L'enfance reste à la source de la vie de l'adulte, m'a-t-elle confié un jour, en parlant du «temps sauvage de l'enfance», qui est le titre de sa pièce la plus connue. Sa mère lui avait donné le goût du théâtre et son père, celui de la littérature. Son cousin, le peintre et poète Saint-Denys Garneau, lui avait fait découvrir comment habiter le paysage.

Elle préférait parler de littérature avant tout. Elle n'était pas mondaine et se méfiait de tous les pouvoirs et de toutes les modes. Son écriture voulait saisir le noyau essentiel de la vie, des êtres et du monde. Elle était en littérature et ne tolérait pas qu'on soumette son œuvre à quelque visée politique. Ce qui ne l'empêchait pas, bien sûr, comme citoyenne, d'avoir des idées sur le monde, sur son pays et sur son peuple.

Elle aimait beaucoup la ville de Québec, qu'elle considérait comme une ville provinciale charmante et de toute beauté. Elle aimait beaucoup Paris, où elle a

choisi de résider jusqu'à ses 80 ans. Cependant, loin du Québec, ce n'était quand même pas l'exil, pour elle, mais un éloignement, tout simplement. Elle me disait, dans les années 80: «Le Québec est devenu mon arrière-pays, celui que j'ai aujourd'hui dans mon imaginaire, et j'ai besoin de le garder à distance pour en parler.»

Avec le départ d'Anne Hébert, le Québec et toutes les littératures du monde ont perdu un très grand écrivain. Poète, elle a participé à la fondation du Québec moderne. Romancière, elle a déployé un univers poétique unique et fort qui la place au premier rang des écrivains du dernier siècle.

C'est pourquoi, ces dernières années et jusqu'à l'an 2000, à l'Académie des lettres du Québec, que j'ai l'honneur de présider, c'est sa candidature que nous avons soumise au jury du prix Nobel de littérature.

Le sourire d'Anne Hébert nous manque à jamais, mais son œuvre nous habite pour toujours. Je l'entends encore réciter ses poèmes avec sa voix d'enfance, qui illustrait bien la retraite du poète dans le lieu pur de la «dure passion» de la création, de l'imagination et du sacré.

Si, à notre tour, nous lisons un de ses poèmes récents, intitulé «Leçon de ténèbres», nous voyons bien qu'Anne Hébert a inscrit l'espoir jusque dans la nuit de la mort, «jusqu'au cœur noir de la nuit». Je vous le lis pour mettre ma voix, pour mettre nos voix dans la sienne:

Leçon de ténèbres

S'endormir debout
Comme un arbre
Dans la nuit

Sans cils ni paupières
Les yeux grands ouverts
S'emplier de nuit
À ras bord

Le cœur noir de la nuit
Ruisselle sur mon cœur
Change mon sang
En encre de Chine

La nuit fluide coule dans mes veines
Je m'enracine en forêt noire
Chevilles liées
Âme dissoute dans la nuit

Immobile
Attendre que les temps soient révolus
Dans l'espoir d'une petite étoile
À l'horizon couleur de suie.

Oui, il faut parler de la poésie d'Anne Hébert – dans ses romans comme dans ses poèmes – comme d'une présence au monde. Où les grands chevaux accourent comme des mythes. Où les jardins s'éclairent comme une cinquième saison. Où la vie se renouvelle sans cesse, déchirée entre la mémoire de son origine et le rêve de sa durée. En même temps qu'elle est ancrée dans le corps de la parole, cette poésie cherche l'âme du monde. Entre le cri et le chant, entre la révolte et l'amour, une tension continuelle habite cette poésie qui participe de l'insondable mystère d'être au monde.

Jean Royer